

leur épaisse ignorance des lois économiques, s'imaginaient qu'on pourrait faire peser tous les impôts sur une classe unique de citoyens en dégrevant totalement les autres. L'inquisition fiscale, sans laquelle la loi serait inexécutable, fut également une cause de son succès. On devine de quelle utilité pourra devenir, pour les factions politiques, cette inquisition dans nos petites villes de province, déjà si divisées. On voit aussi quelles indications précieuses elle fournirait aux collectivistes sur la fortune des citoyens, et quel parti les socialistes pourront en tirer le jour où, à la tête d'une majorité suffisante, il leur deviendra possible d'appliquer aux capitalistes, par un simple décret, les procédés sommaires d'expropriation déjà employés contre les congrégations.

Les doctrines collectivistes, l'esprit de persécution et la peur furent donc les générateurs de cette loi. Ainsi se retrouvent à sa base les trois grands facteurs des convictions politiques, dont nous avons étudié précédemment les effets.

*
* *
*

Notre avenir dépend de ce que pensera, dira et fera la jeunesse que nous voyons grandir. Celle d'hier est arrivée à la vie sociale sur un entassement de ruines. Elle a contemplé l'évanouissement des croyances du passé, la désagrégation des antiques conventions sociales. Ne trouvant plus d'idéal à défendre, voyant les vieilles hiérarchies, la famille, la propriété, la patrie et l'armée battues en brèche sans relâche, elle a fini par se convaincre de l'inutilité de tout effort. Semblable persuasion devait rapidement conduire à cette usure des caractères qui fait supporter avec résignation les persécutions et les violences.

Une aussi passive attitude encouragea l'audace de révolutionnaires hardis, sans traditions ni scrupules, ne songeant qu'à l'heure présente et ne concevant d'autres sources de richesse que le pillage de

fortunes péniblement acquises par autrui. Le fanatisme du mal devient vite très puissant quand le fanatisme du bien ne lui est pas opposé.

La jeunesse bourgeoise reste cependant toujours l'élite, parce que la science, l'industrie, la littérature et les arts demeurent encore entre ses mains, mais une élite sans caractère n'est bientôt plus une élite. Très raffinée aussi était l'élite romaine, à la fin de l'Empire, mais, ayant perdu toute énergie morale, elle ne sut pas résister à l'avidité de Barbares, possédant une volonté forte. Quand les classes, jadis dirigeantes, se laissent de plus en plus diriger, elles sont bien proches de leur fin.

Malgré tant d'apparences contraires, les luttes de l'avenir ne seront pas uniquement des conflits d'intérêts économiques, mais aussi des luttes d'idées, ou plutôt de sentiments engendrés par ces idées.

Les sentiments dont l'ensemble constitue le caractère d'une nation ne changent que très lentement. Cependant, au cours des âges, on les a vus plusieurs fois évoluer. C'est ainsi, par exemple, que l'éducation, qui continue à jouer en France un rôle si nuisible, parvint, dirigée par des mains habiles, à transformer l'Allemagne en moins d'un siècle. Les maîtres d'écoles ne gagnent pas les batailles, comme on le dit quelquefois, mais ils peuvent créer la mentalité qui les fait perdre. Modifier les sentiments d'un peuple serait changer le cours de son histoire.

CHAPITRE VI

Le Fatalisme moderne et la dissociation des fatalités.

On pressent les destinées d'une génération par l'étude des idées directrices qui orientent ses volontés et déterminent sa conduite. Mais où les rechercher, ces idées? Ce n'est certes pas dans les actes des multitudes. Elles possèdent des appétits et non des pensées. Sera-ce chez les intellectuels qui font des livres et prononcent des discours? Ils ne nous donnent le plus souvent que le reflet d'opinions adoptées pour séduire auditeurs ou lecteurs.

Malgré la difficulté de dégager nettement les idées d'une époque, on peut s'en faire une notion approximative par l'enseignement des maîtres les plus écoutés.

De récents discours académiques, ceux notamment de MM. Lavissee et Pierre Loti, trahissent clairement les préoccupations actuelles des guides de la jeunesse.

Ils ne sont pas réconfortants, ces discours. Un pessimisme attristé les domine. Ce qu'on y lit surtout, c'est la conviction de l'inutilité de l'effort, une résignation passive devant les événements, la proclamation de l'impuissance de la science à éclaircir les mystères qui nous enveloppent. Un fatalisme sombre semble envahir, au déclin de leurs jours, l'âme de penseurs qui, à l'aurore de leur activité mentale, étaient tout rayonnants d'espérances.

Cette note fataliste constatée chez les professeurs et les académiciens, nous la retrouverions également chez les hommes politiques actuels. Dans une interview, un ancien président de la République, M. Loubet, s'exprime ainsi : « La force inéluctable des choses l'emporte sur la volonté des hommes. Une logique mystérieuse nous conduit. » Nous verrons bientôt de quels éléments se composent cette force inéluctable et cette logique mystérieuse.

Parmi les académiciens dont je viens de parler, Pierre Loti s'est montré le plus attristé. Dans une langue harmonieuse, il réédite la vieille plainte de l'Ecclésiaste, tant de fois répétée au cours des âges.

C'est à l'impuissance de la science, créatrice cependant de tous les progrès civilisateurs, que s'en prend M. Loti. Il lui reproche de ne savoir rien expliquer.

Nous ne savons ni ne saurons jamais rien de rien : c'est le seul fait acquis. La vraie science n'a même plus cette prétention d'expliquer, qu'elle avait hier. Chaque fois qu'un pauvre cerveau humain d'avant-garde découvre le pourquoi de quelque chose, c'est comme s'il réussissait à forcer une nouvelle porte de fer, mais pour n'ouvrir qu'un couloir plus effarant, plus sombre, qui aboutit à une autre porte plus scellée et plus terrible. A mesure que nous avançons, le mystère, la nuit s'épaississent, et l'horreur augmente... C'est alors que le « résidu » chrétien essaye encore de protester doucement au fond de nos âmes. Nous voyons bien que ce n'est pas cela, qu'il n'est pas possible que ce soit cela ; mais derrière l'ineffable symbole, — infiniment loin derrière, si l'on veut, là-bas aux confins de l'incompréhensible, — nous nous disons qu'il y a peut-être la *vérité*, avec l'espérance.

Peu confiant dans la puissance explicative de la science, le célèbre écrivain ne croit pas davantage à celle de l'effort pour se défendre contre la menace des événements. « Il n'y a pas de lutte possible, dit-il, contre ce souffle moderne qui se lève pour tout abattre en nivelant tout. »

Je doute fort de ce nivellement, admettant au contraire une dénivellation croissante entre les individus, et par conséquent entre leurs situations, à mesure

qu'évolue la civilisation. J'ai donné, il y a longtemps, les raisons psychologiques de cette différenciation progressive, dont j'ai déjà parlé dans un précédent chapitre. Avec les complications de la science et de la technique industrielle, la distance entre les mentalités du savant et de l'ignorant, entre celles de l'ingénieur et de l'ouvrier devient immense et s'accroît chaque jour. On égalisera de plus en plus les apparences, mais de moins en moins les hommes. Le capitaine sachant lire dans les astres la direction que doit suivre son navire, pour éviter les écueils des mers ténébreuses, ne sera jamais l'égal de l'obscur matelot, infailliblement perdu s'il est abandonné à lui-même. Les inégalités mentales sont des fatalités irréductibles, qu'aucune violence ne saurait effacer.

Le pessimisme et le fatalisme de M. Lavissee n'apparaissent pas moindres que ceux de M. Loti. Recevant M. R. Poincaré, il commença d'abord par le gourmander de son demi-optimisme, lui reprochant « l'usage de formules un peu défraîchies ». « Je serais fâché pour vous et aussi pour moi, ajoute M. Lavissee, si vous croyiez que quelques principes anciens et simples puissent suffire à conduire les hommes dans leur politique d'aujourd'hui. »

Quels seraient alors les nouveaux principes directeurs? M. Lavissee ne les indique pas, sans doute parce qu'il les ignore; mais il les appréhende beaucoup. Les fantômes lointains paraissent toujours dangereux.

L'Etat et la société, continue l'orateur, sont en question et en péril... Une démocratie commence par être un tumulte énorme d'instincts, de passions et d'idées. Elle ne sait ni ne peut savoir au juste ce qu'elle veut, et personne n'est en état de proposer à ses obscures volontés le plan de la cité future. Gênée, irritée par les institutions, lois et coutumes, elle s'attaque à tous les états de la cité présente et tout s'ébranle et semble pencher vers la ruine.

... Un jour, il faudra dans tous les États du monde choisir entre les dépenses militaires et les dépenses sociales. Ce jour

viendra, il approche. Il mettra en présence deux mondes, deux conceptions différentes de l'humanité. Ce sera le grand jour.

L'éminent prophète est-il bien sûr que ses craintes ne soient pas un peu vaines? A-t-il vraiment oublié que les mêmes problèmes se sont posés sous les mêmes formes, chez tous les peuples, à Athènes, à Rome, à Florence, de l'antiquité aux temps modernes? Répétés dans des termes presque identiques, ils ont abouti partout aux mêmes solutions. La barbarie changea souvent de nom, mais force fut sans cesse de lutter contre celle du dedans et celle du dehors. Cette lutte constitue d'ailleurs un des facteurs du progrès. Elle n'est dangereuse que si, les défenseurs d'un ordre social établi, se résignent d'avance à la défaite. Fatalement vaincus alors, ils méritent l'écrasement qui termine leur inutile existence.

L'hétérogène alliance des pacifistes, des socialistes et des universitaires de race latine, pourra peut-être faire éclore dans un pays, le « grand jour » de M. Lavisse, mais il aurait son lendemain, ce grand jour rêvé. Ce serait l'asservissement immédiat et le pillage du peuple désarmé, par des voisins avides d'encaisser des milliards et de supprimer la concurrence des vaincus.

Ces fâcheuses réalités sont fondées sur des passions que les rêveries humanitaires ne sauraient enrayer. Elles ont jusqu'ici gouverné le monde et sans doute le gouverneront toujours.

Les tendances pessimistes et fatalistes, dont nous venons d'indiquer les symptômes, ne se rencontrent pas seulement dans les discours académiques. Elles envahissent de plus en plus notre enseignement universitaire.

Les professeurs qui ne sont pas des résignés deviennent bientôt des révoltés. Beaucoup se mettent aujourd'hui à la tête du socialisme révolutionnaire.

La lecture de leurs œuvres montrent quel mélange d'humanitarisme, de religiosité et d'envie sature leurs âmes. Les écrits récents d'un professeur au Collège de France sont typiques à ce point de vue. Dans son livre, *Paroles d'avenir*, écrit en style apocalyptique, nous apprenons que la liberté de l'ouvrier consiste à « crever dans un fossé comme un chien ou dans un lit d'hôpital comme un gueux qu'il est. Il a la liberté de mourir de faim et de misère ».

Quant aux riches, l'auteur révèle à ses lecteurs qu'ils n'ont guère d'autres occupations que « des orgies stupides et immondes ». On doit les dépouiller de leurs richesses. « Délivrer ces bons à rien des tares et des misères morales qu'engendre l'extrême opulence serait leur rendre un signalé service. » C'est, on le voit, dans les temples de la science pure que grandissent aujourd'hui les futurs Marats.

Des élucubrations aussi haineuses sont assurément trop dépourvues de style, de pensée et de vérité, pour exercer quelque influence sur des esprits éclairés. Mais n'oublions pas que leurs auteurs sont les guides de la jeunesse. Quelle génération sortira des mains de pareils maîtres ?

La résignation fataliste d'une part, la révolte envieuse de l'autre, semblent devenir chaque jour davantage les dominantes des éducateurs latins.

L'influence de l'esprit révolutionnaire n'amène que des violences éphémères, celle du fatalisme est plus durable et pour cette raison plus dangereuse. Le fatalisme est la religion des faibles, incapables d'effort. Appuyé en apparence sur des bases scientifiques, il semble un monstre redoutable. Sa force cependant n'est qu'illusoire.

* * *

Le fatalisme est un héritage antique, continué par les religions et les philosophies. Au sommet des choses, dominant les dieux et les hommes, les anciens

placèrent un pouvoir souverain nommé destin. Ses arrêts étaient inviolables. « Tu tueras ton père et épouseras ta mère », avait dit l'oracle à OEdipe et OEdipe, malgré tous ses efforts, dut subir sa destinée.

Les religions ont perpétué cette tradition. Dans la doctrine de la prédestination, encore chère à plusieurs sectes protestantes, et qui fait le fond du jansénisme, Dieu, dès l'origine des choses, a décrété que certaines âmes seraient sauvées et d'autres damnées.

Si le déterminisme de la science moderne paraît justifier pour beaucoup leur fatalisme atavique, c'est qu'ils confondent fatalisme et déterminisme, choses en réalité fort différentes. Le déterminisme enseigne qu'un phénomène est la conséquence rigoureuse de certaines causes antérieures. Il se répète quand les mêmes causes se reproduisent et sans que les volontés d'aucun être supérieur puissent intervenir dans cet enchaînement. Les anciens avaient divinisé toutes les forces naturelles parce qu'ignorant leur engrenage invariable, ils espéraient, avec des prières, en modifier le cours. Rejeter l'intervention d'êtres supérieurs, voilà tout le déterminisme.

Le fatalisme comporte une définition tout autre. Alors que le déterminisme échappe à notre volonté, beaucoup de fatalités peuvent, au contraire, être dominées par elle.

Laissons aux métaphysiciens les discussions subtiles sur le libre arbitre, puisque le problème est philosophiquement insoluble. En se plaçant à un point de vue exclusivement pratique, il devient facile de prouver que la fatalité n'est le plus souvent que la synthèse de nos ignorances et s'évanouit dès qu'on sait désagréger les éléments qui la composent.

* * *

Trois classes distinctes peuvent être établies dans la grande famille des fatalités : 1° *Les fatalités natu-*

relles, irréductibles. Telles sont la vieillesse, les phénomènes météorologiques, le cours des astres. Tout au plus pouvons-nous en déterminer les lois, les prévoir et quelquefois nous protéger un peu contre elles.

2° *Les fatalités réductibles.* Dès que les progrès de la science permettent de dissocier leurs éléments et de les attaquer séparément, elles s'évanouissent. Les grandes épidémies, les famines, qui faisaient autrefois périr des millions d'hommes, en sont des exemples.

3° *Les fatalités artificielles.* Créées par nous, ces dernières remplissent l'histoire. Lutter contre elles est difficile, parce qu'une cause étant constituée, ses effets ont un déroulement nécessaire. Pour les dominer, il faut savoir opposer, à la cause possédant un certain poids, une autre cause d'un poids plus lourd. C'est ainsi généralement que les grands hommes surent briser les fatalités.

L'examen sommaire du rôle de la science sur des phénomènes, considérés jadis comme d'inexorables destins, enseigne clairement de quelle façon peuvent être désagrégées et anéanties certaines fatalités.

Il y a quarante ans, c'était une inéluctable fatalité, que tout sujet amputé dans un hôpital parisien succombât en quelques jours. C'était également une fatalité que les habitants de diverses contrées fussent victimes de fléaux comme le paludisme et la fièvre jaune.

Aujourd'hui, les éléments de ces fatalités étant dissociés, on a pu les anéantir. Les amputés périssaient par l'action de certains microbes. Dès que les méthodes d'asepsie permirent de supprimer cette action, les opérations jadis mortelles devinrent inoffensives.

De même pour le paludisme et la fièvre jaune. Aussitôt qu'on les sut produits par des parasites, qu'introduisaient dans les globules du sang les piqûres de certains moustiques, on entrevit le moyen de faire disparaître ces épidémies et la fatalité commença à

se dissocier. Elle ne le fut entièrement que lorsque, étudiant les conditions d'existence de ces moustiques, on découvrit qu'ils se reproduisaient seulement dans des mares ou flaques d'eau. Mares et flaques d'eau desséchées, les moustiques disparurent et du même coup les épidémies. Des pays, comme la Havane, au séjour si souvent mortel, devinrent habitables sans danger. La fatalité s'était évanouie.

Même observation pour la peste, dont certaines explosions firent périr jadis jusqu'à vingt-cinq millions d'hommes. Nous la savons maintenant résultant d'un bacille, produit par la morsure des puces ayant abandonné les cadavres de rats pesteux. De même encore pour la maladie du sommeil qui dépeuplait diverses régions de l'Afrique, etc.

Les faits analogues sont innombrables. Les Hollandais surent se soustraire par un énergique effort à la fatalité d'inondations dont la mer les menaçait. La Prusse transforma les sables de la Poméranie et les tourbières du Brandebourg en forêts magnifiques et en champs fertiles. Tous ces dominateurs de la nature ont lutté contre des fatalités et les ont vaincues, parce qu'ils se refusèrent à la résignation.

*
* *

Ce que nous venons de dire de la désagrégation de certaines fatalités naturelles peut s'appliquer également aux fatalités historiques. Quoique parfois très lourdes, lorsqu'elles dérivent de la race et du passé politique d'un peuple, elles n'échappent pas à cette loi de l'évanouissement par dissociation de leurs éléments. C'est principalement notre ignorance de la nature des éléments d'une fatalité qui fait sa force.

Chaque page de l'histoire vérifie ces assertions. Considérez un événement important, la guerre de 1870, par exemple, analysez-en tous les facteurs

psychologiques immédiats et surtout lointains, vous découvrirez vite que, si notre défaite était devenue inévitable, les divers éléments qui la rendirent telle auraient pu être successivement annulés par des intelligences supérieures, avant que leur accumulation devînt trop écrasante.

Les erreurs de psychologie dans le présent et l'incapacité de prévision pour l'avenir, sont toujours l'origine de fatalités ruineuses qui pèsent ensuite sur plusieurs générations. Que de fatalités créées par les aveugles conseillers du souverain, qui présidait à nos destinées, il y a cinquante ans. Des erreurs analogues, l'absence complète d'esprit d'observation, une ignorance invraisemblable de la psychologie des Japonais engendrèrent les défaites des Russes et des conséquences destinées peut-être à transformer l'avenir de l'Europe.

Les fatalités artificielles qui nous enveloppent sont innombrables. Tel, par exemple, l'alcoolisme. Nous savons à quel point il nous envahit et que près du quart des conscrits sont éliminés en raison des tares héréditaires dues à des parents alcooliques. Sur cette fatalité, nous avons peu d'action. L'État, d'ailleurs, est presque obligé de l'encourager, sous peine de provoquer un énorme déficit dans son budget.

Toutes ces fatalités, que nous créons sans relâche, finissent par devenir si puissantes qu'il devient presque impossible de les dissocier.

Un livre récent de M. Cruppi, ancien ministre du commerce, en fournit un excellent exemple. On y voit comment un ministre, en apparence tout-puissant, peut demeurer très impuissant à rien réformer dans son propre ministère, et se trouve obligé de subir l'anarchie qu'il y constate. L'auteur nous révèle le désordre prodigieux des services administratifs qu'il espérait vainement pouvoir diriger : disputes perpétuelles des employés, confusions des responsabilités, manque d'unité dans le commandement, organismes vieilliss, etc.

Pendant les deux années qu'il resta en fonctions, ce ministre n'est parvenu à aucune modification utile, et on voit bien dans son livre qu'il n'a pas très nettement compris les motifs de son impuissance, puisque le seul remède proposé par lui est de « changer la morale même de la démocratie par la réforme électorale ». Pour réussir à combattre les forces réelles qui conduisent les choses, il faut mieux les connaître.

Les fatalités sentimentales sont peut-être les plus redoutables de toutes par leurs conséquences. C'est pourquoi l'humanitarisme, forme inférieure du christianisme, devient un des fléaux de la France moderne. Il ronge sans relâche les bases de l'édifice social. C'est par humanitarisme, je l'ai déjà montré, que nous avons créé tant de lois génératrices de révolutions redoutables. C'est par humanitarisme encore que furent introduits les apaches dans l'armée au risque de la désorganiser entièrement. Par humanitarisme toujours, nous réservons à ces apaches des prisons bien chauffées, pourvues de tout le confort moderne et fort supérieures au logement de la plupart des ouvriers.

Grâce aux humanitaires, les assassins se multiplient dans d'effrayantes proportions. En quelques années le nombre des meurtres a triplé. Il a fallu une véritable explosion d'indignation publique pour décider le gouvernement à laisser guillotiner des assassins ayant rôti leurs victimes à petit feu. Quand la funeste race des philanthropes s'abat sur un peuple, il est près des grandes catastrophes. On sait à quel point ils pullulèrent, la veille de la Révolution. Que d'invocations à l'Être suprême, d'appels émus à la Fraternité, avant les massacres de Septembre et la permanence de la guillotine !

Le terme ultime de l'Évolution de l'humanitarisme fut invariablement de sanglantes hécatombes. Il faut craindre la peste, mais redouter beaucoup plus encore les philanthropes. Les sociétés n'eurent jamais de

pires ennemis. Le philanthrope n'est nullement l'homme du progrès, mais celui qui détruit toutes les initiatives et entrave tous les progrès.

*
* *

L'utilité des connaissances psychologiques pour désagrégier les fatalités, apparaît clairement, je suppose. Un de nos plus éminents ministres des affaires étrangères, M. Hanotaux, consulté récemment par moi sur ce point, me disait qu'il ne voyait pour l'homme d'Etat aucune connaissance plus nécessaire, aucune qu'il ait eu à employer plus souvent pendant sa longue carrière.

La psychologie politique n'apprend pas seulement à combattre avec succès les fatalités qui entravent sans cesse la vie des peuples. Elle enseigne aussi à conduire les hommes et à diriger les événements.

Les grands hommes d'Etat : Richelieu, Cavour, Bismarck, le roi Edouard, etc., surent, non seulement gouverner, mais encore dissocier et détruire les éléments dont l'ensemble forme les fatalités de l'histoire.

Tous ces esprits éminents manièrent avec une précision merveilleuse les facteurs psychologiques qui nous mènent. Ils comprirent aussi le rôle des nécessités religieuses, sociales et économiques que chaque époque voit surgir et dont nous ne saurions être maîtres. Séparer les fatalités inévitables de celles qui ne le sont pas et ne jamais s'user dans d'inutiles luttes, est un des points fondamentaux de la psychologie politique.

On ne peut détruire en effet les fatalités créées par des conditions extérieures indépendantes de notre volonté, mais l'homme supérieur les utilise comme le marin utilise le vent malgré sa direction. C'est ainsi, par exemple, que devant le problème de la surproduction et des concurrences ruineuses qu'elle engendre, les Allemands, au lieu d'entrer en lutte contre des fatalités économiques, les ont utilisées par la création de ces syndicats de production dits cartells, qui

empêchent concurrence et surproduction. Impuissants à comprendre les nécessités inéluctables de la concentration industrielle, nous combattons par des lois draconiennes ces syndicats, que l'empereur d'Allemagne aide au contraire de tout son pouvoir. Clairvoyance d'un côté, aveuglement de l'autre.

Lorsque, incapable par ignorance d'utiliser les fatalités résultant de lois naturelles, on essaie de leur résister, il en résulte des calamités dont les générations futures subissent longtemps les conséquences. Chaque fatalité artificiellement créée implique, en effet, un déroulement nécessaire. Nous évoquions plus haut la guerre de 1870. Beaucoup de Français l'ont oubliée, à tel point qu'un professeur de l'École normale supérieure signalait récemment, dans le *Temps*, que certains candidats à cette école l'ignoraient complètement. Et, pourtant, nous sommes tellement enveloppés encore de son influence que ses conséquences continuent à régir l'Europe. Au seul point de vue de ses incidences financières, nous payons toujours 450 millions par an, rente des 15 milliards que cette guerre a coûtés. Parmi les autres conséquences de notre défaite, figure encore celle-ci, que, pour éviter l'attaque dont nos voisins victorieux n'ont pas manqué, depuis quarante ans, une seule occasion de nous menacer, nous avons dépensé en armements, suivant les calculs de M. Cochery, 53 milliards.

On voit ce que pèse l'imprévoyance des hommes d'Etat, et combien sont précieux pour leur pays, les grands hommes politiques, qui savent dans le présent lire un peu l'avenir, et éviter de créer des fatalités. Ils sont malheureusement fort rares.

Depuis le développement du parlementarisme, beaucoup d'hommes d'Etat considèrent que la politique est simplement l'art de bien parler et se préoccupent peu de bien penser. Séduire son auditoire par le cliquetis charmeur des formules sonores, ne constitue pourtant qu'un succès éphémère.

Habitué à prendre les mots pour des réalités, le grand orateur est fréquemment un homme d'Etat médiocre. Nul besoin, en effet, pour discourir élégamment, de posséder cette connaissance des hommes et des choses qui permet les décisions justes, énergiques et rapides, ni cette continuité dans l'effort, génératrice des succès durables.

Pour l'orateur politique, obligé de satisfaire aux besoins d'explications d'un public peu capable de réfléchir, les événements sont engendrés par des causes très simples, paraissant évidentes.

La vérité est cependant tout autre. Ce n'est nullement par l'évident, l'immédiat, le clair et le simple que s'expliquent les phénomènes historiques. Ils sont créés au contraire par le lointain et le complexe.

Et c'est pourquoi la faculté de prévoir les conséquences de leurs actes échappe si souvent aux hommes d'Etat actuels. S'ils ne prennent pas constamment leurs idées pour des faits, ils croient volontiers que leurs idées modifieront les faits et vivent trop exclusivement dans l'heure présente pour tâcher de prévoir un peu.

Or l'homme d'Etat incapable de prévision est, je le répète, un créateur de fatalités désastreuses. Si l'Angleterre se débat actuellement contre les immenses difficultés qu'entraîne la nécessité d'accroître considérablement ses impôts, pour augmenter sa flotte et lutter contre la menaçante suprématie de l'Allemagne, c'est parce que, il y a quarante ans, ses gouvernants ne surent rien prévoir. Pour satisfaire des rancunes, qu'un véritable homme politique devrait ignorer, elle nous refusa, après la guerre franco-allemande, de favoriser un congrès qui eût limité les prétentions de l'Allemagne et changé l'avenir. La crainte de voir se réunir ce congrès était le cauchemar de Bismarck. Il y pensait jour et nuit, dit-il, dans ses Mémoires. Ce grand psychologue comprenait bien qu'un tel congrès eût réussi à « rogner le prix de ses victoires ». C'est justement ce que fit, quelques années

plus tard, le congrès de Berlin, qui obligea les Russes, victorieux des Turcs, à renoncer à s'emparer des territoires convoités par eux.

Jamais en effet, et malgré nos défaites, un congrès n'aurait laissé troubler entièrement l'équilibre de l'Europe au profit d'une seule puissance. L'Angleterre, l'Autriche et la Russie n'avaient-elles pas un intérêt évident à empêcher la formation d'un Etat prépondérant au centre de l'Europe? Les hommes d'Etat anglais expient aujourd'hui les fautes de prévision alors commises.

La destinée des peuples latins est devenue très incertaine aujourd'hui, parce que les politiciens, n'ayant chez eux qu'une existence éphémère, vivent uniquement dans le présent, sans souci de l'avenir. Une politique ne tenant compte que de l'heure actuelle, est toujours d'ordre inférieur, et condamnée à subir les coups de toutes les fatalités. En politique comme dans l'industrie, le succès appartient aux prévoyants.

L'histoire récente de la Belgique en fournit un bien frappant exemple. Il y a quarante ans, l'Afrique était à peu près inconnue. Quelques explorateurs hardis commençaient à peine à la révéler. Un jeune roi, doué de vision lointaine, comprit que l'Asie, allant échapper à l'Europe, l'avenir des Européens était en Afrique. Alors, presque sans ressources, malgré l'opposition ou la mauvaise volonté de ses sujets, il commença au centre du continent africain la fondation d'un empire qui, progressivement agrandi, occupe maintenant une surface égale à la moitié de la Russie. Il est finalement devenu pour la Belgique une source de richesse telle, que ce petit pays va compter parmi les plus grandes puissances économiques du monde.

*
* *

Le lecteur qui a bien voulu nous suivre doit avoir maintenant de la fatalité une idée tout autre que celle

donnée par les livres. Envisagée comme nous l'avons fait, elle perd son pouvoir inexorable et mystérieux. Beaucoup de fatalités naturelles sont des forces que nous devons vaincre. Celles engendrées par l'imprévoyance des aïeux sont destructibles par la volonté.

Nous ne cessons, malheureusement, de créer des fatalités artificielles dont les conséquences retomberont durement sur nos descendants. Croit-on, par exemple, que vainement se prêchent l'antipatriotisme, l'antimilitarisme et l'anarchie; que nous supportons les révoltes des fonctionnaires; que nous entassons des lois de plus en plus oppressives pour l'industrie; que les maîtres de l'Université donnent une éducation dont le niveau technique et moral s'affaisse chaque jour? Est-ce impunément qu'ils infiltrent dans l'âme de la jeunesse avec la haine des supériorités, créatrices cependant de la puissance d'un peuple, l'indifférence pour toutes les grandes causes, la résignation morne, l'esprit de négation et de dénigrement, l'absence de morale directrice capable d'orienter les volontés? Comme conséquence, nous descendons rapidement, alors que l'Allemagne, guidée par d'autres maîtres, ne cesse de grandir. C'est par l'éducation, que nous n'avons pas su manier, qu'elle parvint à désagrégier des fatalités subies depuis des siècles.

Il est fort redoutable pour un peuple de s'engager dans une voie ayant le désordre et les révolutions pour inévitable issue. Or, cette voie si dangereuse, nous la suivons de plus en plus. Créer des privilèges à l'incapacité et au désordre, poursuivre d'une haine aveugle les élites et tenter de pratiquer l'égalité par en bas, persécuter les croyances, essayer par des lois vexatoires de s'emparer des fortunes qu'édifie le travail, méconnaître les nécessités naturelles, exciter sans cesse les jalousies et l'envie, tel est actuellement le rôle des meneurs populaires. Toutes leurs tentatives constituent une œuvre de démagogues que devrait rejeter un grand peuple.

Et pendant que s'accroissent tant de causes de décadence, nous laissons se développer une armée de révolutionnaires fanatiques, sans traditions, sans principes, sans scrupules, n'ayant pour idéal que la violence de leurs appétits et un intense besoin de destruction. Nous leur opposons seulement nos pâles incertitudes, notre indifférence et notre résignation fataliste. A mesure qu'ils menacent, nous cétons davantage. Ne croyant plus à rien, nous ne savons rien défendre. Faiblesse grandissante d'un côté, puissance grandissante de l'autre. La balance oscille encore un peu dans le sens de l'ordre, mais bientôt elle n'oscillera plus.

*
* *

Si cet ouvrage a pu éclairer quelques esprits, le lourd travail qu'il a demandé n'aura pas été perdu.

Je n'ai dit le plus souvent d'ailleurs que des vérités banales et, qu'avec un peu de réflexion, chacun pouvait énoncer. Les peuples qui nous suivaient jadis et nous précèdent aujourd'hui les connaissent parfaitement. Tous leurs guides les proclament. On les retrouvera dans le discours prononcé à la Sorbonne le 24 avril 1910 par un des plus illustres présidents des Etats-Unis M. Roosevelt. Lui aussi a montré l'absurdité de nos théories égalitaires, le danger des doctrines socialistes, la supériorité du caractère sur l'intelligence, dans la conduite de la vie, et bien d'autres vérités encore. Voici quelques extraits de sa magistrale leçon :

... Il ne nous faut jamais oublier qu'aucune acuité ou subtilité d'intelligence, aucun poli, aucune habileté ne saurait compenser le manque des grandes qualités fondamentales de caractère. La maîtrise de soi-même, le pouvoir de se contraindre, le sens commun, la faculté d'accepter la responsabilité individuelle et cependant d'agir en union avec les autres, le courage et la résolution : voilà les qualités à quoi se reconnaît un maître peuple. Sans elles, aucun peuple ne peut se régir lui-même, ni s'éviter à lui-même d'être régi du dehors.

Devant l'intelligence, je m'incline, mais j'ajoute, que de plus d'importance encore, sont les qualités communes et les vertus de tous les jours.

...On ne saurait exagérer le funeste effet, sur aucune race, de l'adoption d'un système logique de socialisme poussé à l'extrême. Il n'en pourrait sortir que destruction ; il produirait de plus grands maux et une plus grande injustice, une pire immoralité qu'aucun système actuel.

...Nous ne devons pas plus consentir à pratiquer un mensonge qu'à en dire un. Nous ne saurions déclarer que les hommes sont égaux, alors qu'en fait ils ne le sont pas, ni agir comme si nous tenions pour réelle une égalité non existante.

...Il y a eu bien des Républiques dans le passé. Elles tombèrent, et le premier facteur de leur ruine fut ce fait que les partis tendaient à se diviser selon la ligne de partage de la richesse et de la pauvreté. Peu importa quel parti réussit à dominer l'autre ; peu importa sous la règle de qui tomba la République, et que ce fût celle d'une oligarchie ou celle de la populace. Dans l'un et l'autre cas, quand la fidélité à une classe eut remplacé la fidélité à la République, la fin de la République était proche.

Ce sont là choses que depuis bien des années je n'ai cessé de répéter, mais qu'il faut constamment redire. La répétition seule peut les faire entrer dans l'esprit. Les idées s'imposent rarement par la démonstration de leur exactitude, elles s'imposent seulement, après avoir envahi ces régions profondes de l'esprit où s'élaborent les mobiles de nos actions.

CHAPITRE VII

La Défense sociale.

L'anarchie et les luttes sociales dont nous avons tracé le tableau se manifestent surtout chez les peuples ayant tenté de rompre avec leur passé et dont la mentalité a par conséquent perdu sa stabilité.

L'âme d'une nation est formée d'un réseau de traditions, de croyances, de sentiments communs, de préjugés même, fixés par l'hérédité. Cette âme oriente inconsciemment nos pensées et dirige notre conduite. Grâce à elle, les peuples pensent et agissent d'une façon semblable dans les conditions fondamentales de leur existence.

Une société n'est solidement constituée, et l'idée de patrie qui conduit à la défendre, ne peut exister que lorsque l'âme nationale est née. Jusqu'à sa formation, un peuple reste une poussière de barbares capable seulement de cohésion momentanée, et sans lien durable. Il retourne à la barbarie dès que l'âme nationale se désagrège. Rome périt en perdant son âme. Les envahisseurs qui héritèrent de ses ruines, mais non de sa grandeur, mirent plusieurs siècles pour acquérir cette âme nationale, dont la possession pouvait seule les sortir de la barbarie.

Or, nous sommes précisément à une de ces phases critiques de l'histoire où les croyances religieuses, politiques et morales, qui orientaient nos pensées et notre conduite, s'évanouissent progressivement et où

celles qui doivent les remplacer ne sont pas formées encore. C'est une terrible chose pour un peuple d'avoir perdu ses dieux. Le scepticisme, possible chez quelques individus, est un sentiment que les foules ne sauraient connaître. Il leur faut un idéal créateur d'espérances. Comme l'a dit très justement un poète :

A l'Homme il faut toujours, incarnant son désir,
Héros, doctrine ou dieu, quelque fétiche étrange ;
En vain, sans se lasser, un ténébreux archange
Jette à bas les palais qu'il s'épuise à bâtir.
En vain le Sort moqueur incessamment dérange
Les nuages fuyants qu'il s'obstine à saisir¹.

Les dieux changent quelquefois, mais ils ne peuvent mourir. Une croyance nouvelle vient bientôt se substituer à celle usée par les siècles.

Les dogmes socialistes tendent aujourd'hui à remplacer les dogmes chrétiens. Leur principale force est de pouvoir se rattacher aisément aux croyances ancestrales. L'Etat providence est une forme affaiblie du ciel providence de nos pères. Les paradis socialistes sont proches parents de ceux des primitives légendes.

Il n'en fut jamais autrement. Les peuples très vieux, portant le poids d'hérités très lourdes, ne peuvent guère posséder que d'anciennes croyances transformées et, par conséquent, changer simplement leurs noms. Les sentiments qui ont demandé des successions d'âges pour se fixer dans l'esprit ne sauraient brusquement disparaître.

C'est en partie pour cette raison que, malgré le peu d'élévation de son idéal, la foi socialiste, héritière immédiate de la foi chrétienne, progresse dans l'esprit des foules. Elle rend aux simples l'espérance, que les dieux ne leur donnaient plus, et les illusions que la science leur avait ôtées.

1. E. Picard, *Poésies philosophiques*.

Ses apôtres poursuivent bien à tort d'une haine intense les vieux dogmes. Cléricaux, socialistes, anarchistes, etc., sont des variétés voisines d'une même espèce psychologique. Leur âme est ployée sous le poids de semblables chimères. Ils ont une mentalité identique, adorent les mêmes choses et répondent aux mêmes besoins par des moyens peu différents.

Si les propagateurs de la religion nouvelle se bornaient à prêcher pacifiquement leur doctrine, ils ne seraient pas trop dangereux, mais les socialistes partagent avec tous les apôtres ce caractère commun, de vouloir imposer par la force l'idéal qu'ils croient destiné à régénérer le monde.

La haine que la société inspire à des esprits, dominés par un atavisme religieux à peine laïcisé, se répand rapidement parmi les ouvriers. Le sort de ces derniers est beaucoup plus heureux aujourd'hui que jadis et cependant, leurs malédictions contre l'organisation actuelle, sont identiques à celles des premiers chrétiens envers le monde antique qu'ils finirent par détruire.

*
* * *

Bien que l'attaque de la société s'accuse chaque jour plus violente, sa défense reste aussi molle que celle du monde païen devant la foi nouvelle et tient aux mêmes causes. Maintenant comme alors, les esprits d'élite ne croient plus à la solidité des principes sur lesquels l'édifice social est bâti. Tirillés par des influences ataviques, dont ils se défient, et par les nécessités de l'heure présente, ils sont incapables de volonté forte et finissent par céder à tous les mouvements de l'opinion populaire. Or, cette opinion est extrêmement changeante. Des explosions imprévues de fureur, d'indignation, d'enthousiasme, éclatent à propos des moindres événements.

N'ayant plus un fonds commun de principes susceptibles d'endiguer leurs oscillations mentales, aucun

phare directeur pour orienter leur conduite, les gouvernants suivent les foules au lieu de les guider. L'action des élites perd ainsi graduellement sa force et sera bientôt sans poids.

Toutes les formules dans lesquelles se condensent maintenant les instincts populaires et qui visent à la destruction totale de la société, sont propagées par cette catégorie de demi-hallucinés désignés sous le nom de meneurs ou d'apôtres et dont la psychologie n'a pas varié à travers les âges.

Ce sont généralement des esprits très bornés, mais doués d'une ténacité forte, répétant toujours les mêmes choses dans les mêmes termes et prêts souvent à sacrifier leurs intérêts personnels et leur vie pour le triomphe de l'idéal qui les a conquis. Leur puissance sur l'âme des foules est considérable, parce qu'ils promettent sans trêve de lumineux paradis. Un paradis, c'est de l'espérance, et l'espérance fut toujours le grand mobile de l'activité des hommes.

Hypnotisés par leurs rêves, ils finissent par halluciner les multitudes et par les déchaîner furieusement contre tous les obstacles. La mentalité des masses ne s'est guère modifiée dans le cours des siècles. L'intelligence peut évoluer, mais les sentiments et les passions, qui sont nos vrais guides, n'ont jamais changé.

Les apôtres ne se combattent malheureusement qu'avec des apôtres ; or, si ceux du désordre sont nombreux, ceux de l'ordre demeurent bien rares. L'erreur passionnée, les froides vérités n'enthousiasment pas.

La tâche est plus facile, d'ailleurs, de vanter des illusions que de défendre des réalités. Assurez à l'ouvrier que son patron est un voleur et qu'il faut en incendier l'usine, il vous croira aisément. Expliquez-lui que le patron est obligé de réduire les salaires, parce que de petits hommes jaunes fabriquent, au fond de l'Asie, à bien meilleur marché, les mêmes produits, vous ne serez nullement écouté.

Le monde a été jusqu'ici bouleversé par des chi-

mères. De grands empires furent détruits sous l'influence de convictions sentimentales, dont l'insignifiance nous paraît aujourd'hui extrême. N'espérons guère que la raison joue dans l'avenir un rôle qu'elle n'a pas su exercer dans le passé et apprêtons-nous à subir encore l'invincible puissance des chimères. Les illusions pénètrent lentement dans l'âme des foules, mais lorsqu'elles y sont implantées, c'est pour longtemps, et il est impossible d'en prévoir les ravages.

*
* *

Dans un des premiers chapitres de cet ouvrage, j'ai tâché de montrer que les violences de la Révolution résultèrent de ce que l'instinct de barbarie primitive, sommeillant toujours au fond de l'âme d'un peuple, avait été, grâce à certaines théories philosophiques, accepté comme genèse d'un droit nouveau. On crut agir au nom de la raison, l'invoquant sans cesse, alors qu'on luttait en réalité contre elle et que des instincts ancestraux, libérés de tout frein, étaient les seuls guides. La Terreur représente la transformation en droits d'instincts inférieurs. Elle fut l'effort de l'instinctif pour dominer le rationnel et non une domination du rationnel, comme se l'imaginèrent les personnages qui en furent les auteurs et les historiens qui la racontent.

Ce triomphe légal, d'instincts ataviques, était chose assez neuve dans l'histoire, car tout l'effort des sociétés, — effort indispensable pour leur permettre de subsister, — fut constamment de refréner par la puissance des traditions, des coutumes et des lois, certains instincts naturels légués à l'homme par son animalité primitive. Il est possible de les dominer — et un peuple est d'autant plus civilisé qu'il les domine davantage — mais on ne peut les détruire. Sous l'influence d'excitants divers, le socialisme par exemple, ils reparaissent facilement.

Les grands mouvements populaires ne sont jamais

un résultat de la raison, mais le plus souvent une lutte contre la raison. Chercher à expliquer par la logique rationnelle ce qui fut créé par la logique des instincts, est ne rien entendre à l'histoire.

Le mouvement révolutionnaire actuel n'est, comme tous ceux qui l'ont précédé, qu'une réaction d'instincts barbares aspirant à secouer le joug de liens sociaux assez affaiblis pour qu'on puisse espérer les détruire. Ce que beaucoup d'esprits aveuglés par des chimères, considèrent comme le progrès, est une simple régression vers des formes inférieures d'existence.

Toute civilisation implique gêne et contrainte. On ne devient même civilisé qu'après avoir appris à supporter cette contrainte et cette gêne. C'est en créant des freins sociaux puissants, que les peuples sortent de la barbarie, c'est en les laissant s'affaiblir qu'ils y retournent.

Les liens sociaux créés par la civilisation ne se maintiennent que par un constant effort. Une des grandes causes de décadence est de renoncer à l'effort, le croyant inutile.

Cette notion d'impuissance est surtout répandue dans les couches éclairées de la nation. Elles se résignent aux calamités sociales, comme on se résignait jadis à des épidémies, qu'une science soustraite au pessimisme, a fini par vaincre.

Le scepticisme indifférent, qui fait notre faiblesse, n'a pas du tout atteint les apôtres révolutionnaires. La confiance dans le succès est un des éléments de leur force.

Bien que la situation des travailleurs soit très prospère aujourd'hui, les doctrinaires les ont tellement persuadés de l'injustice de leur sort qu'ils ont fini par y croire. La véritable réalité des choses, c'est l'idée qu'on s'en fait.

Retournée progressivement aux instincts primitifs, la mentalité de l'ouvrier moderne est en voie de devenir celle d'un barbare.

La tâche sera lourde, de le ramener à la civilisation. Il faudra d'abord parvenir à lui démontrer la valeur respective de l'intelligence, du capital et du travail, puis lui faire saisir que l'ordre social nouveau offert comme un mirage à ses yeux, serait la misère pour les travailleurs. Mais où sont les maîtres capables d'enseigner ces choses ?

*
* *

N'en possédant pas, ne pouvant s'appuyer sur une Université dépourvue de règles directrices, ni sur un gouvernement sans force, notre bourgeoisie doit compter seulement sur elle-même et apprendre à s'organiser pour se défendre comme le fit la Suède dans sa lutte contre l'insurrection de la classe ouvrière.

Instruit par l'expérience, le gouvernement suédois comprit que le droit de grève, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, accordant à une minorité de factieux le droit d'arrêter tous les services publics d'un pays et semer partout le désordre, était complètement incompatible avec les progrès de la civilisation. Il déposa devant le Parlement un projet de loi réglant les contrats collectifs et prononçant des pénalités sévères contre les grèves de nature à entraîner un danger public. Un tribunal spécial d'arbitrage réglera les différends. Avec une telle loi nous n'eussions connu, ni la grève des postiers, ni les grèves répétées des inscrits maritimes qui achèvent de ruiner notre marine marchande.

Un mouvement analogue commence à se dessiner en France devant les dures leçons de l'expérience. Mais notre mentalité devra subir quelques changements, avant qu'il aboutisse à des lois¹.

Notre bourgeoisie est encore trop indécise et trop molle pour songer à se protéger, mais l'énergie de

1. On trouvera d'intéressants développements sur ce sujet dans le livre de M. Bouloc : *le Droit de grève*. Il montre clairement les illusions psychologiques et économiques d'un tel droit. J'engage l'auteur à se répéter souvent, s'il veut intéresser à sa cause d'influents orateurs.

l'attaque amènera peut-être celle de la défense. M. Georges Sorel le montre fort bien : « Le jour, dit-il, où les patrons s'apercevront qu'ils n'ont rien à gagner par les œuvres de paix sociale ou par la démocratie, ils comprendront qu'ils ont été mal conseillés, alors il y a quelque chance pour qu'ils retrouvent leur ancienne énergie. Une classe ouvrière grandissante et solidement organisée peut forcer la classe capitaliste à demeurer ardente dans la lutte industrielle. »

Qui veut mériter de vivre doit rester le plus fort. Avec l'évolution moderne du monde, nul ne pourra conserver ce qu'il ne saura défendre. Pour triompher dans les luttes que nous voyons grandir, notre bourgeoisie devra acquérir certaines vertus et renoncer à certains vices. L'insolence du luxe de quelques parvenus oisifs, luxe que l'ouvrier croit composé d'une partie considérable de son travail, a suscité plus de haines que tous les discours socialistes.

Comparée soit à l'aristocratie anglaise, soit à l'ancienne aristocratie française, notre bourgeoisie vieillit très vite, et ne durerait guère, si presque à chaque génération elle n'était consolidée par les éléments empruntés à la classe placée au-dessous d'elle.

Il ne faudrait pas cependant s'en trop étonner. Les vieilles aristocraties ne se perpétuaient que par des droits héréditaires, ne nécessitant aucune supériorité. Les aristocraties de l'intelligence ne subsistent au contraire, qu'à la condition du maintien de leur supériorité intellectuelle. Or l'hérédité ne le permet guère. J'ai montré dans un autre ouvrage¹ que les élites sociales sont condamnées à se renouveler constamment, parce que les lois de l'hérédité ramènent bien vite au type moyen de la race, les descendants des individus qui s'en étaient trop écartés. La nature, elle aussi, est parfois égalitaire mais non comme le rêvent les socialistes. Loin d'égaliser les individus d'une

1. *Les Lois psychologiques de l'Évolution des peuples*, 9^e édition.

génération, elle les différencie. C'est seulement les descendants des élites qui sont ramenés à l'égalité. La nature égalise donc seulement dans le futur, alors que les socialistes voudraient égaliser dans le présent.

*
* *

Il ne semble pas aujourd'hui, que ce soit dans les couches élevées de la bourgeoisie que la défense sociale se dessine, mais dans ses rangs les plus humbles : boutiquiers, petits commerçants, etc. Toujours très menacés et jamais défendus, ils comprennent maintenant qu'ils ne peuvent compter que sur eux et commencent à s'organiser pour soutenir la lutte.

Ils se syndiquent, forment des associations et projettent même de constituer une milice pour les protéger. L'exemple donné par la Suède leur a servi de leçon. On ne saurait trop les encourager à persister dans cette voie.

La situation devenait d'ailleurs intolérable pour eux. Voici comment s'exprimait récemment à ce sujet le *Temps* :

Le commerçant, est livré par la surenchère démagogique des législateurs et la faiblesse des pouvoirs publics, aux loups du syndicalisme. Sous le régime de répartition fantaisiste, baptisé du nom de politique sociale, à lui les patentes, à lui les amendes. Les lois dites sociales, il les supporte doublement, en tant que patron.

Est-ce à dire qu'en échange de ces sacrifices croissants, on lui assure la protection à laquelle il a droit? Nullement. De temps en temps, les volontaires de l'action directe vont lui rendre visite. Si le commerçant n'obtempère pas à leurs sommations, il y est contraint par la force. Des syndiqués se répandent dans ses locaux, envahissent ses « rayons », chassent les commis, épouvantent les acheteurs.

Les commerçants détaillants, race taillable et corvéable à merci, se rebiffent enfin. Ils se montrent fermement résolus à se défendre eux-mêmes s'ils ne sont pas défendus et projettent l'organisation d'une milice qui opposerait la force à la force. Voilà où l'indifférence des gouvernements qui se succèdent depuis une dizaine d'années nous conduit : à la défense directe des citoyens molestés.

Ce qui précède ne concerne que la défense immédiate contre des violences. Il serait autrement important d'acquérir quelques principes fixes, capables de nous orienter un peu, au sein du désordre où nous sommes plongés, et de lutter contre les forces qui désagrègent de plus en plus l'édifice social.

Ce sont justement ces principes fixes qui nous manquent. Quelques-uns des faits enregistrés quotidiennement par les journaux, et qui constituent d'utiles fragments de notre histoire sociale, trahissent une psychologie que les hommes de l'avenir ne comprendront plus. Quelle aventure typique, celle de ces manifestants, conduits par leur député, arrêtant brusquement un train express à Villeneuve-le-Roi, au risque de produire une catastrophe, dans le but d'obliger la Compagnie à leur donner une gare. Il faut une mentalité de sauvages pour en arriver là.

*
* *

Quand le mépris des lois est général, que le principe d'autorité a disparu et que toutes les disciplines qui font la force d'une civilisation s'évanouissent, l'écroulement d'une société est proche. Rien n'est respecté aujourd'hui en dehors de la force. Le fonctionnaire est insolent devant ses chefs, le matelot devant son capitaine, l'ouvrier devant son patron.

Et il faut bien reconnaître aussi, que les vieilles autorités perdent chaque jour leur droit à être respectées. La magistrature ne rend plus la justice et semble réserver toute son indulgence à des forbans, que leur or protège. Les gouvernements obéissant aux pires sectaires, ne protègent plus les citoyens contre les violences, et ne manifestent d'énergie que pour dépouiller et persécuter de vieux moines sans défense.

C'est toute une civilisation qui s'écroule, un passé glorieux qui s'éteint. Des phénomènes du même ordre se manifestèrent à la fin du Directoire après dix ans d'anarchie. Sans doute, la rude main d'un

despote suffit alors à rétablir l'ordre, mais à quel prix !
Pouvons-nous, en vérité, recommencer des expériences semblables ?

Où donc chercher un frein ? Vers qui se retourner ?
Vers nous-mêmes seulement, je le répète et non vers les gouvernants, moins encore vers les législateurs.

Que pourraient d'ailleurs ces gouvernants et ces législateurs sans liberté, sans dignité et sans force ? Ils ne songent qu'à obéir aux exigences de comités dont ils sont les esclaves.

M. R. Poincaré montrait récemment que le député, parfois si altier devant le Parlement, n'était qu'un modeste courtier d'arrondissement « ne faisant pas un pas sans entendre le bruit des anneaux qui lui rappellent son esclavage » et prêt « à agenouiller les plus fiers desseins, devant ces divinités mystérieuses et redoutables, qui s'appellent les comités d'arrondissement ».

Le législateur, tel qu'il est élu aujourd'hui, constitue un véritable danger social parce que, dépourvu de caractère et ne songeant qu'à sa réélection, il obéit aux plus bas instincts de la multitude.

*
* *

Il serait inutile de se le dissimuler. La plèbe seule aujourd'hui nous gouverne. Or, ignorante de ses propres intérêts et rongée par l'envie, elle rêve uniquement de s'emparer des richesses conquises par l'intelligence, et de supprimer toutes les supériorités. Elle en arrive à exiger la confiscation brutale des fortunes, sans lesquelles aucune industrie ne saurait prospérer. Impôt inquisitorial sur le revenu, confiscation du quart des successions, etc. C'est vers la ruine complète de nos finances que, sous son impulsion, nous marchons à grands pas. L'histoire sera justement sévère pour les esclaves qui suivent de pareils maîtres, sans jamais chercher à les éclairer.

Les humbles serviteurs du gouvernement populaire croient refaire avec des lois les sociétés, établir l'égalité et déposséder les détenteurs des richesses. Nous avons montré dans cet ouvrage la vanité et les dangers de ces tentatives auxquelles s'acharnent inlassablement nos législateurs.

Etudiant récemment les origines des grands progrès qui ont transformé les conditions d'existence des hommes, et fait de l'ouvrier moderne l'égal du riche d'autrefois, M. d'Avenel montrait, une fois de plus encore, que ces progrès ne furent jamais le résultat d'entreprises collectives, mais d'efforts individuels.

Ce que le libre jeu de ces derniers a réalisé, ni la charité chrétienne, ce socialisme facultatif d'hier, ni le socialisme moderne, cette charité obligatoire d'aujourd'hui, n'auraient pu ni ne pourraient l'obtenir... les progrès futurs seront le résultat du libre effort individuel et non de la bonté collective, fût-elle érigée en système légal. La bonté sert beaucoup à l'amélioration morale de ceux qui l'exercent comme un devoir, et fort peu au soulagement de ceux qui la réclament comme un droit. Elle crée seulement de la vertu pour les uns, elle ne crée pas de richesses pour les autres. Au point de vue économique les bienfaiteurs effectifs de l'humanité ne sont pas les organisateurs de la bonté, mais les entraîneurs de travail.

Nos efforts pour changer des lois naturelles inévitables, établir par exemple l'égalité, là où la nature impose l'inégalité, représentent d'aussi dangereuses tentatives que celles d'un chef d'usine qui voudrait violer toutes les lois de la physique et de la mécanique. La ruine lui montrerait bientôt le danger d'une telle entreprise.

*
* * *

Rechercher ici quelles règles morales dirigeront les sociétés de l'avenir serait bien inutile. Nous devons nous occuper surtout de celle où nous vivons et des moyens de la faire durer, en arrêtant la grandissante anarchie.

Les principes directeurs capables de guider un peuple n'ont pas besoin d'être nombreux, s'ils sont

forts et universellement respectés. Le culte de Rome, idéal dominant des Romains, assura leur grandeur jusqu'au jour où il s'affaiblit dans l'âme des citoyens.

C'est précisément sur la défense de la notion de patrie, impliquant toute une organisation morale, que nos efforts doivent se concentrer. Elle est profondément sapée en France par la plupart des sectes socialistes qui sentent nettement que cette idée, pivot de l'édifice social, étant détruite, l'édifice s'écroulerait d'un seul coup.

De cette notion fondamentale beaucoup d'autres découlent, et notamment celle-ci : qu'un peuple ne peut vivre sans armée, sans hiérarchie, sans respect de l'autorité, sans discipline mentale. Ces éléments essentiels, aucun parti, sauf celui des révolutionnaires, ne saurait les rejeter, puisque tous aspirent nécessairement à la durée du pays où ils vivent.

L'amour de la patrie forme le véritable ciment social capable de maintenir la puissance d'un peuple. La patrie est le symbole des acquisitions héréditaires de toute notre existence ancestrale. Ne pouvant vivre que par elle, nous devons vivre pour elle. C'est en faisant appel au culte de la patrie que les auteurs de la récente Révolution turque conquièrent les âmes :

« Tout homme de cœur et de conscience, disait une de leurs proclamations, sait que la patrie est chose plus sainte, plus chérie que la mère, le père, en un mot que tout au monde. »

Malheureusement, le culte de la patrie, qui créa jadis la puissance de Rome, et a tant contribué de nos jours au développement rapide de la prospérité allemande, est bien faiblement défendu chez nous maintenant. En Allemagne, comme en Amérique, il est propagé par les universités dans les classes lettrées, et par les instituteurs dans les couches populaires. Pouvons-nous compter, en France, sur la même catégorie de défenseurs auprès de la jeunesse et de l'enfance ? On a trop de raisons d'en douter.

M. Bouglé faisait remarquer récemment que ce que les « jeunes » comprennent de plus clair, ce qui les émeut et les attire le plus dans le socialisme, c'est « l'hervéisme ». On sait avec quelle vigueur il fut repoussé par les Allemands, au dernier Congrès socialiste international. Pareille leçon n'a pas corrigé nos professeurs.

Si cette mentalité se perpétue, si les instituteurs s'agrègent progressivement aux syndicats prêchant la haine de la patrie et de l'armée, que devons-nous attendre des générations ainsi formées ? Quand les hommes renient leur patrie et s'insurgent contre ses lois, sur quels éléments une société pourrait-elle s'étayer pour continuer à vivre ?

Vérités évidentes sans doute, mais qu'il ne faut pas cependant se lasser de redire. Les socialistes se répètent sans cesse, et à force de vociférer contre le capital et l'organisation actuelle, ils ont fini par persuader les foules de la justesse de leurs théories. Une vérité ne s'incrute dans les âmes qu'après des répétitions innombrables. Si les défenseurs de la société étaient animés d'une foi aussi ardente et propageaient leurs doctrines avec le même zèle que les révolutionnaires, la défaite de ces derniers se dessinerait rapidement.

Nous sommes arrivés à cette heure décisive où chacun devra se résigner à être un apôtre pour défendre l'édifice social contre la barbarie destructive des sectaires. Le triomphe de ces derniers conduirait vite à la ruine générale, aux guerres civiles et aux invasions. Défendre la patrie, combattre l'anarchie est devenu un devoir auquel nul ne doit se soustraire.

Les lois morales dérivées de la notion de patrie suffisent à constituer l'armature sociale d'un peuple. Leur force dépend uniquement de l'action qu'elles exercent sur les âmes. Soutenue seulement par les codes, cette force serait bien faible.

Ce ne sont ni les constitutions, ni les flottes, ni les

armées qui donnent de la cohésion à une nation et maintiennent sa grandeur. Sa vraie force, c'est son idéal. Puissance invisible, créatrice des choses visibles, il dirige les âmes. Un peuple met des siècles pour acquérir un idéal et retombe dans la barbarie dès qu'il l'a perdu.

*
* *

De la décadence qui nous menace, le plus sûr symptôme est l'affaissement général des caractères.

Nombreux, aujourd'hui, sont les hommes dont l'énergie faiblit, surtout parmi les élites qui en auraient justement le plus besoin. Chez les grands maîtres placés à la tête des nations comme chez les petits chefs qui en gouvernent les détails, l'indécision et la mollesse deviennent dominantes.

Les fanatiques révolutionnaires, dotés d'énergie par leur fanatisme même, sont pour cette raison redoutables. Devant une volonté forte, toute volonté faible doit plier.

Ces agitateurs ne sont pas encore aussi dangereux qu'ils pourront le devenir, parce que les traditions sociales, créées par un long passé, maintiennent un peu l'édifice journallement sapé. Dans l'ombre des tombeaux se trouvent nos vrais maîtres. Contre les fantaisies des vivants se dresse le despotisme des morts.

Il semblerait même aujourd'hui que les morts seuls aient de l'énergie pour nous. Cependant ils ne pourront nous aider toujours. Le pouvoir du passé ne se maintient que si le présent lui fournit un apport constant.

*
* *

Arrivé au terme de ce long travail, il faut conclure. Je le ferai en essayant de montrer, dans une brève synthèse, que les phénomènes physiques, biologiques et sociaux sont conditionnés — quelles que soient les

lois diverses qui les régissent — par des nécessités générales du même ordre. Ces nécessités supérieures semblent constituer l'ultime philosophie accessible des choses.

Le monde de la connaissance a pris depuis un demi-siècle une extension plus vaste que durant toute la série des âges antérieurs.

Aux découvertes réalisées dans les faits, se sont ajoutées les théories proposées pour les interpréter.

La science moderne renonce à découvrir un élément fixe dans l'univers, un repère invariable dans l'écoulement des phénomènes. Tous se sont évanouis tour à tour, et la matière elle-même, le dernier sur lequel on croyait pouvoir compter, a perdu son éternité. L'instabilité succède ainsi à la fixité. Des fluctuations perpétuelles d'équilibre ont remplacé le repos.

La raison première des choses recule dans un infini inaccessible. Seuls sont connaissables les rapports des phénomènes. L'ensemble des expériences conduit à cette conclusion si profonde de Poincaré : « Dans notre monde relatif toute certitude est un mensonge ».

Abandonnant les explications trop sommaires, la science substitue maintenant aux grandes lois générales l'accumulation de causes infiniment petites, mais infiniment nombreuses. Elle enseigne que le monde physique, le monde biologique et le monde social sont l'œuvre de minimes individualités, sans action quand elles restent isolées, mais fort puissantes dès qu'elles sont associées. Les infiniment petits font surgir les continents, germer les moissons et maintiennent la vie. Les multitudes humaines font évoluer les civilisations.

Mais en montrant ce rôle de la multiplicité et de l'addition des causes dans la genèse et l'évolution des phénomènes, la science a prouvé également — démonstration capitale — que toutes ces individualités diverses : atomes physiques, cellules vivantes, unités

humaines, etc., demeurent sans effet, si des forces directrices ne viennent provoquer et canaliser leurs actions.

Que les éléments considérés appartiennent au cycle physique, biologique ou social, il n'importe. Les agents directeurs sont toujours indispensables pour les orienter. Dès qu'ils cessent de subir leur influence les éléments individuels deviennent une vaine poussière. Pour les cellules d'un être organisé, l'orientation directrice c'est la vie, son arrêt c'est la mort. Pour les unités de l'être social, la loi est la même.

Dans le cycle humain — seul à considérer ici — nous voyons les forces directrices : croyances, idéal, etc. se succéder sans jamais disparaître. Elles peuvent changer de nom, mais persistent toujours. Orientation par la foi, l'épée, la science ou l'idée, il en fallut à toutes les phases de l'histoire. Priver une société de puissances directrices ou la soumettre à des forces capricieuses oscillant constamment, serait la condamner à périr.

Le rôle des gouvernants dans la conduite des peuples est tout à fait comparable à celui du savant dans le maniement des phénomènes. Comme ce dernier, l'homme d'Etat ne peut qu'utiliser, en les orientant sagement, des forces naturelles qu'il ne saurait créer. De même que le savant encore, il peut lutter contre elles en leur opposant des forces antagonistes.

*
* *

Parmi les forces diverses dont l'homme dispose, pour lutter victorieusement contre les puissances qui l'étreignent, la volonté fut toujours la plus active. Divinité souveraine, elle fit sortir du néant avec les merveilles des sciences et des arts, tout ce qui fait l'éclat des civilisations.

En remontant la chaîne de l'histoire, et recherchant comment certains peuples acquirent leur gran-

deur, comment les maîtres de la pensée obligèrent l'univers à livrer ses mystères, on retrouve toujours, à la base de leurs succès, une volonté forte.

Si nous tâchons de découvrir ensuite, pourquoi tant de nations périrent après un long déclin, pourquoi Rome, jadis reine du monde, finit par tomber sous le joug des Barbares, nous constatons que ces chutes profondes eurent généralement une même cause, l'affaiblissement de la volonté.

Cette faculté est donc la qualité maîtresse des individus et des peuples. Le but primordial de l'éducation devrait être de la fortifier et non de l'affaiblir. Le difficile n'est pas de vouloir un instant, mais de vouloir sans trêve. Une volonté forte ne désespère jamais. « J'en réchapperai malgré les dieux », s'écriait Ajax, déjà enveloppé par les vagues que déchainait la fureur de Neptune. La foi qui soulève les montagnes s'appelle la volonté. Elle est la véritable créatrice des choses.

Et si l'histoire moderne nous montre des nations s'élevant chaque jour, alors que d'autres restent stationnaires ou déclinent, la raison s'en trouve dans les quantités variables de volonté que ces nations possèdent. Ce n'est pas la fatalité qui régit le monde, c'est la volonté.

TABLE DES MATIERES

LIVRE I

BUT ET METHODE

	Pages
CHAP. I. — La Psychologie politique.	1
— II — Les Nécessités économiques et les théories politiques.	13
— III. — Méthodes d'étude de la psychologie politique.	27

LIVRE II

FACTEURS PSYCHOLOGIQUES DE LA VIE POLITIQUE

CHAP. I. — L'Origine des lois et les illusions législatives.	40
— II. — Les Méfaits des lois.	50
— III. — Rôle politique de la Peur.	61
— IV. — Transformation moderne du droit divin. — L'Étatisme.	71
— V. — Facteurs psychologiques des luttes guerrières.	84
— VI. — Facteurs psychologiques des luttes économiques.	98
— VII. — Influences psychologiques de l'enseignement universitaire.	103

LIVRE III

LE GOUVERNEMENT POPULAIRE

	Pages
CHAP. I. — L'Élite et la Foule	118
— II. — Genèse de la Persuasion	133
— III. — La Mentalité ouvrière.	142
— IV. — Formes nouvelles des aspirations populaires	153
— V. — L'Impopularité parlementaire et la suren- chère	163
— VI. — Les Progrès du Despotisme	176

LIVRE IV

LES ILLUSIONS SOCIALISTES ET SYNDICALISTES

CHAP. I. — Les Illusions socialistes.	187
— II. — Les Illusions syndicalistes	202
— III. — L'Évolution anarchique du syndicalisme. . .	215

LIVRE V

LES ERREURS DE PSYCHOLOGIE POLITIQUE
EN MATIÈRE DE COLONISATION

CHAP. I. — Nos Principes de Colonisation.	226
— II. — Résultats psychologiques de l'éducation euro- péenne sur les peuples inférieurs	244
— III. — Résultats psychologiques des institutions et des religions européennes sur les peuples inférieurs.	256
— IV. — Raisons psychologiques de l'impuissance de la civilisation européenne à transformer les peuples inférieurs	265
— V. — Les Formes nouvelles de la Colonisation. . .	277

LIVRE VI

L'ÉVOLUTION ANARCHIQUE ET LA LUTTE CONTRE
LA DÉSAGRÉGATION SOCIALE

	Pages
CHAP. I. — L'Anarchie sociale.	285
— II. — Les Progrès de la Criminalité.	301
— III. — L'Assassinat politique	315
— IV. — Les Persécutions religieuses.	320
— V. — Les Luittes sociales.	328
— VI. — Le Fatalisme moderne et la dissociation des fatalités	341
— VII. — La Défense sociale.	358

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR, 26, RUE RACINE, PARIS

BIBLIOTHÈQUE

DE

PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Publiée sous la direction du D^r Gustave Le Bon

Collection in-18 Jésus à 3 fr. 50 le volume

1^{re} SÉRIE. — Sciences physiques et naturelles

BOINET (E.), *Professeur de Clinique médicale.* — Les Doctrines médicales. — Leur Évolution.

La nécessité d'une doctrine directrice s'impose à la médecine, qui est à la fois un art par ses applications et une science par ses moyens d'étude. Les doctrines médicales ont donc une portée pratique et théorique, et leur évolution marque les étapes de la médecine. — Un vol.

BONNIER (Gaston), *Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne.* — Le Monde végétal.

Dans *Le Monde Végétal*, l'auteur, avant tout, expose les faits qui éclairent la philosophie des sciences naturelles; il y passe en revue la succession des idées que les savants ont émises sur les végétaux; il les commente et il les discute. — Un vol. illustré de 250 figures.

BOUTY (E.), *Professeur à la Faculté des Sciences.* — La Vérité scientifique. — Sa Poursuite.

Mettre en lumière les caractères généraux de la vérité scientifique, le rôle que jouent l'expérience et le raisonnement dans sa découverte; montrer l'unité réelle de l'effort sous la diversité indéfinie de ses formes, l'étroite solidarité des sciences considérées à la fois dans leur développement logique et historique, tel est l'objet essentiel de ce livre. — Un vol.

BRUNHES (Bernard), *Directeur de l'Observatoire du Puy de Dôme.* — La Dégradation de l'Énergie.

Quand le public cultivé parle de « conservation de l'énergie », il croit en général à la conservation de « l'énergie utilisable » ou de la « capacité de produire du travail ». Non content de dénoncer, une fois de plus, le contre-sens si usuel, l'auteur a voulu dans ce livre en rechercher les origines historiques et en expliquer la genèse. — Un vol. illustré.

COMBARIEU (Jules), *Chargé du Cours d'Histoire musicale au Collège de France.* — **La Musique.** — Ses Lois et son Evolution.

Dans ce travail, l'auteur ne s'est pas contenté d'exposer en langage très clair, avec exemples à l'appui, les lois de la musique : il les explique, en rattachant un état donné de l'art et de la théorie à l'état correspondant de la vie sociale. — Un vol. illustré.

DASTRE, *Professeur de Physiologie à la Sorbonne, Membre de l'Institut.* — **La Vie et la Mort.**

Ce livre traite des questions relatives à la Vie et à la Mort au point de vue de la philosophie et de la science. — Un vol.

DELAGE (Yves) et GOLDSMITH (M.). — **Les Théories de l'Evolution.**

Sur le principe de l'évolution, c'est-à-dire sur l'idée que les êtres animés descendent les uns des autres, on est à peu près d'accord. Mais sur le *modus agendi* de cette évolution, il est loin d'en être ainsi. Le lecteur curieux de ces questions trouvera dans ce livre un fil d'Ariane qui lui permettra de se retrouver dans le dédale des opinions contradictoires et de se faire une idée d'ensemble sur une question qui intéresse l'humanité entière en raison de ses applications aux théories sociologiques. — Un vol.

DEPÉRET (Charles), *Doyen de la Faculté des Sciences de Lyon.* — **Les Transformations du Monde animal.**

Ce livre est destiné à exposer ce que nous savons, actuellement, des lois qui ont présidé aux transformations du monde animal, depuis l'apparition de la vie sur le globe jusqu'à nos jours. — Un vol.

HÉRICOURT (Dr J.). — **Les Frontières de la Maladie.**

Les frontières de la maladie, ce sont toutes les maladies qui laissent aux patients les apparences de la santé, et qui, par cela même, sont abandonnées à leur libre évolution dans leur phase maniable par l'hygiène, jusqu'à leur transformation en états graves, contre lesquels la thérapeutique est alors le plus souvent impuissante. — Un vol.

— **L'Hygiène moderne.**

Sous une forme toute nouvelle, l'auteur présente aux lecteurs un ensemble d'idées générales capables de les guider avec sûreté pour la solution de tous les problèmes concernant la conservation et la protection de leur santé. — Un vol.

HOUSSAY (Frédéric), *Professeur de Zoologie à la Sorbonne.* — **Nature et Sciences naturelles.**

Ce nouveau livre, accessible à tous les esprits cultivés et réfléchis, a pour noyau la plus originale tentative pour montrer, dans l'édification de la science, la continuité de pensée depuis l'antiquité jusqu'à notre époque. — Un vol.

LAUNAY (L. de), *Professeur à l'École des Mines.* — **L'Histoire de la Terre**

Faire une *Histoire de la Terre*, qui soit, à proprement parler, une

Histoire, c'est-à-dire qui raconte simplement les faits du passé dans leur succession chronologique et qui ne devienne pas, pour cela; un roman, tel est le but difficile que s'est proposé M. DE LAUNAY. — Un vol.

— **La Conquête minérale.**

Le but de cet ouvrage est d'étudier le rôle industriel, économique, social et politique de la richesse minérale dans l'histoire, en indiquant l'évolution subie, dans son mode de découverte, d'extraction et d'application dans l'industrie. — Un vol.

LE BON (Dr Gustave). — **L'Évolution de la Matière.**

Cet ouvrage présente un intérêt scientifique et philosophique considérable. L'auteur y a développé les recherches nombreuses que sous ces titres : *La Lumière Noire*, *La Dématérialisation de la Matière*, etc., il a publié depuis plusieurs années. — Un vol. illustré de 63 gravures photographiées au laboratoire de l'auteur.

— **L'Évolution des Forces.**

Ce livre est consacré à développer les conséquences des principes exposés par Gustave LE BON dans son ouvrage *L'Évolution de la Matière*, dont le 18^e mille a paru récemment. — Un vol. illustré de 42 figures.

LE DANTEC (Félix), Chargé de Cours à la Sorbonne. — **Les Influences Ancestrales.**

L'auteur montre comment, de la seule notion de la continuité des lignées, on conclut sans peine aux principes de Lamarck et Darwin. Le premier livre de l'ouvrage est un véritable résumé de la biologie tout entière. — Un vol.

— **La Lutte universelle.**

Contrairement à Saint Augustin qui affirme que les corps de la nature se soutiennent réciproquement et « s'aiment en quelque sorte » M. LE DANTEC prétend, dans ce nouveau livre, que l'existence même d'un corps quelconque est le résultat d'une lutte. — Un vol.

— **Philosophie du XX^e Siècle ★ DE L'HOMME A LA SCIENCE.**

Les études biologiques de M. LE DANTEC, ses efforts pour placer la vie au milieu des autres phénomènes naturels, devaient l'amener à écrire une œuvre de synthèse. — Un vol.

— ★★ **SCIENCE ET CONSCIENCE.**

Science et Conscience nous est donné par M. LE DANTEC comme son dernier livre de Biologie. Son œuvre considérable ne saurait manquer d'avoir une grande influence sur la pensée moderne. — Un vol.

MARTEL (E.-A.). — **L'Évolution souterraine.**

Sous ce titre, l'auteur montre l'histoire souterraine de la planète c'est-à-dire l'évolution grandiose et continue de la Terre. — Un vol. illustré de 80 belles gravures.

OSTWALD (W.), *Professeur de Chimie à l'Université de Leipzig.* — **L'Évolution d'une Science.** — **La Chimie**, traduction du Docteur DUFOR, *Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Nancy*)

Bien que l'*Évolution d'une Science* ne soit pas à proprement parler une histoire de la chimie, l'auteur a cherché à ne laisser de côté aucun point essentiel. Son livre est une pierre apportée à l'histoire de la chimie, et c'est aussi une contribution à l'histoire générale de la science. — Un vol.

PICARD (Émile), *Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne.* — **La Science moderne et son État actuel.**

M. PICARD s'est proposé de donner, dans ce volume, une idée d'ensemble sur l'état des sciences mathématiques, physiques et naturelles dans les premières années du **xx^e** siècle. — Un vol.

POINCARÉ (H.), *de l'Académie Française.* — **La Science et l'Hypothèse.**

M. POINCARÉ a réuni sous ce titre les résultats de ses réflexions sur la logique des sciences mathématiques et physiques. — Un vol.

— **La Valeur de la Science.**

Cet ouvrage a pour but de rechercher quelle est la véritable valeur objective de la science. — Un vol.

— **Science et Méthode.**

M. POINCARÉ a réuni dans cet ouvrage diverses études se rapportant à des questions de méthodologie scientifique. — Un vol.

POINCARÉ (Lucien), *Inspecteur général de l'Instruction publique.* — **La Physique moderne. — Son Évolution**, Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences.

L'auteur a pensé qu'il serait utile d'écrire un livre où, tout en évitant d'insister sur les détails techniques, il ferait connaître, d'une façon aussi précise que possible, les résultats si remarquables qui, depuis une dizaine d'années, sont venus enrichir le domaine de la physique et modifier profondément les idées des philosophes aussi bien que celles des savants. — Un vol.

— **L'Électricité.**

Dans ce volume, M. LUCIEN POINCARÉ étudie les modes de production et d'utilisation des courants électriques et les principales applications qui appartiennent au domaine de l'électrotechnique. — Un vol.

RENARD (Commandant Paul). — **L'Aéronautique.**

Ce volume embrasse l'aéronautique tout entière et bien qu'un tel sujet comporte nécessairement des parties abstraites, l'auteur a su exposer avec clarté les questions les plus arides sans rien sacrifier de la précision nécessaire et en se mettant à la portée de tous les lecteurs. — Un vol. illustré.

2^e SÉRIE. — Psychologie et Histoire.

BINET (Alfred), *Directeur de Laboratoire à la Sorbonne.* — **Les Idées Modernes sur les Enfants.**

Depuis une trentaine d'années, en Allemagne, en Amérique, en Italie, en France, des médecins, des physiologistes et des psychologues ont cherché à introduire les méthodes scientifiques dans les choses de l'éducation. Voilà ce que l'auteur examine en toute impartialité. Son livre s'adresse aux pères de famille, aux éducateurs, aux hommes politiques et à tous ceux qui s'intéressent au problème de l'enfance. — Un vol.

— **L'Ame et le Corps.**

M. BINET a voulu montrer que les progrès récents de la psychologie expérimentale ont eu un retentissement sur les spéculations les plus hautes et les plus abstraites de la philosophie. — Un vol.

BIOTTOT (Colonel). — **Les Grands Inspirés devant la Science.** — JEANNE D'ARC.

Cette œuvre s'adresse également aux penseurs et aux simples curieux d'une explication scientifique de Jeanne d'Arc, l'héroïne du patriotisme. — Un vol.

BOHN (Georges). — **La Naissance de l'Intelligence.**

Ce volume est un exposé de l'état actuel des problèmes de la psychologie animale. — Un vol.

BOUTROUX (Émile), *Membre de l'Institut.* — **Science et Religion DANS LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE.**

Étude critique des principales solutions que reçoit actuellement, parmi les hommes qui réfléchissent, le problème des rapports de la religion et de la science. — Un vol.

BRUYSSSEL (Ernest van), *Consul général de Belgique.* — **La Vie Sociale. — Ses Évolutions.**

Ce livre expose dans son ensemble toute l'histoire de l'humanité. Il a pour but l'étude des idées sociales dès leur origine et à travers leurs évolutions, durant la succession des siècles. — Un vol.

CROISSET (Alfred), *Membre de l'Institut, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.* — **Les Démocraties Antiques.**

Faire connaître, par un exposé rapide, non seulement les traits saillants des institutions démocratiques de l'antiquité, mais aussi les grandes lignes de leur évolution et, autant que possible, les causes économiques, politiques, morales qui en ont réglé le développement ou déterminé le caractère, tel est l'objet du présent ouvrage. — Un vol.

CRUET (Jean), *Docteur en droit, Avocat à la Cour d'appel.*

— **La Vie du Droit ET L'IMPUISSANCE DES LOIS**

Cet ouvrage examine s'il n'y a pas, contre le droit du législateur et à côté de lui, un droit du juge et un droit des mœurs. Il convient d'apporter au moule dans lequel doit être coulée la pensée législative, certaines retouches ou corrections. Le législateur ne doit pas promettre ce qu'il ne saurait tenir. — Un vol.

DUBUFE (Guillaume). — **La Valeur de l'Art.**

Ce que représente l'art chez les divers peuples, les aspirations dont il est la synthèse, les besoins qu'il traduit, les éléments qu'il fournit à l'étude des civilisations, telles sont les questions abordées dans cet ouvrage.

JANET (Dr Pierre), *Professeur de Psychologie au Collège de France.* — **Les Névroses.**

Cet ouvrage présente un résumé rapide d'un grand nombre d'études que l'auteur a publiées depuis vingt ans sur la plupart des troubles névropathiques. — Un vol.

LE BON (Dr Gustave). — **Psychologie de l'Éducation.**

Ce livre a été écrit pour tous les membres de l'enseignement, et au moins autant pour les pères de famille, soucieux de l'avenir de leurs fils. — Un vol.

LE DANTEC (Félix). — **L'Athéisme.**

Voici, nous dit l'auteur, un livre de bonne foi; et, réellement, le ton de l'ouvrage est tel qu'on pourrait se demander, le plus souvent, si l'on est en présence d'un plaidoyer pour l'athéisme ou pour la nécessité d'une foi religieuse. — Un vol.

LICHTENBERGER (Henri), *Maître de Conférences à la Sorbonne.* — **L'Allemagne moderne. — Son Évolution.**

Dans cet ouvrage on a essayé de donner, en quatre livres, un tableau sommaire de l'évolution économique, politique, intellectuelle, artistique de l'Allemagne moderne. — Un vol.

MACH (H.), *Professeur à l'Université de Vienne.* — **La Connaissance et l'Erreur**, traduction du Dr DUFOUR, *Professeur à la Faculté de Nancy.*

M. MACH est un physicien dont la pensée a été fortement influencée par la théorie de l'évolution. Selon lui, le but de la science est de mettre de l'ordre dans les données sensibles, et de chercher avec toute l'économie de pensée possible les relations de dépendance qui existent entre nos sensations. — Un vol.

MAXWELL (G.), *Docteur en médecine, Substitut du Procureur général près la Cour d'appel de Paris.* — **Le Crime et la Société.**

M. MAXWELL expose dans cet ouvrage les idées actuelles sur la nature et les causes de la criminalité qui lui paraît être un phénomène social normal. Il analyse l'acte criminel et son auteur dans

les différentes variétés; la responsabilité pénale, l'aliéné criminel, la classification des criminels, l'évolution contemporaine de la criminalité politique, sont ensuite étudiés. — Un vol.

NAUDEAU (Ludovic). — **Le Japon moderne, son Évolution.**

L'auteur, capturé sur le champ de bataille de Moukden, par les vainqueurs, et amené par eux au Japon s'y attarda plus d'un an, car il sentait le désir intense de pénétrer leur mentalité. Aussi doit-on lire cet ouvrage si l'on veut connaître le Japon. — Un vol.

PICARD (Edmond), Avocat à la Cour de Cassation de Belgique. — **Le Droit pur.**

Ce livre est en quelque sorte un « Testament juridique », le legs d'un opulent patrimoine intellectuel accumulé au cours de l'existence prolongée de lutte et de travail du célèbre avocat et professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles. — Un vol.

REY (Abel), Professeur agrégé de Philosophie. — **La Philosophie moderne.**

Dans ce livre, l'auteur renouvelle les vieilles questions philosophiques de la matière et de la vie, de l'esprit et de la raison, du vrai et du bien, et les résultats déjà obtenus. — Un vol.

DERNIERS VOLUMES PARUS

GUIGNEBERT (Charles), Chargé du Cours d'Histoire ancienne du Christianisme à la Faculté des Lettres de Paris. — **L'Évolution des Dogmes.**

Dans cet ouvrage, l'auteur s'est proposé d'établir que tout dogme naît, se développe, se transforme, vieillit et meurt, ainsi qu'il arrive à tous les organismes de la nature; c'est en vain que les religions révélées poursuivent inlassablement le rêve de l'immobilité dogmatique.

GENNEP (A. van), Directeur de la « Revue des Études Ethnographiques ». — **La Formation des Légendes.**

C'est à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de la production littéraire en général que s'adresse l'auteur dans ce livre original, bien documenté, agréable à lire et souvent amusant. — Un vol.

PIÉRON (Henri), Maître de Conférences à l'École des Hautes Études. — **L'Évolution de la Mémoire.**

Sous quelles formes se présente la mémoire, à tous les degrés de l'échelle animale?

Quels sont les aspects et les limites de la mémoire humaine, en quoi consistent ses troubles et quels peuvent être ses progrès?

C'est à ces diverses questions que le lecteur trouvera en ce livre une réponse, basée sur l'ensemble des faits actuellement établis par la psychologie objective, humaine et comparée. — Un vol.

AVENEL (Vicomte Georges d'). — Découvertes d'Histoire Sociale.

L'idée maîtresse de ce livre est que les évolutions économiques, en bien ou en mal, ne dépendent pas des changements politiques ou sociaux. « Lors même que rien ne serait libre en un Etat, dit M. D'AVENEL, le prix des choses le demeurerait néanmoins et ne se laisserait point asservir. » — Un vol.

JAMES (William), Professeur à l'Université de Harvard, Membre associé de l'Institut. — La Philosophie de l'Expérience, traduit par E. LE BRUN et M. PARIS.

D'après M. W. JAMES, pour être un philosophe, il faut d'abord « une vision » portant sur « la nature intime du réel, » et ensuite une méthode par laquelle interpréter cette vision. — Un vol.

ROZ (Firmin), L'Énergie Américaine, ÉVOLUTION DES ÉTATS-UNIS.

Qu'ils excitent la curiosité, l'admiration ou l'inquiétude, les États-Unis sollicitent de plus en plus l'attention des peuples de l'Europe. Ce livre essaie d'ordonner en une philosophie de leur histoire les études et les témoignages de toute sorte dont ils ont été l'objet depuis quelques années. — Un vol.



AVENEL (Vic)
Sociale

L'idée
en bien
ou socia
M. d'Avi
se laisse

JAMES

assoc
tradui
D'aprè
« une vi
une méth

ROZ (F)
ÉTATS

Qu'ils
Unis soll
Ce livre
études et
depuis qu



Bibliothèque de Philosophie scientifique

DIRIGÉE PAR LE D^r GUSTAVE LE BON

1^o SCIENCES PHYSIQUES

ET NATURELLES

La Science et l'Hypothèse, par H. POINCARÉ, membre de l'Institut (16^e mille).

La Valeur de la Science, par H. POINCARÉ (14^e mille).

La Vie et la Mort, par le D^r A. DASTRE, membre de l'Institut (10^e mille).

Nature et Sciences naturelles, par F. HOUSSAY, prof^r à la Sorbonne (6^e mille).

Les Frontières de la Maladie, par le D^r J. HÉRICOURT (6^e mille).

Les Influences ancestrales, par F. LE DANTEC, ch^e de cours à la Sorbonne (9^e mille).

La Lutte universelle, par FÉLIX LE DANTEC (8^e mille).

Les Doctrines médicales, par le D^r E. BOINET, prof^r de clinique médicale (5^e mille).

L'Évolution de la Matière, par le D^r GUSTAVE LE BON, avec 63 figures (18^e mille).

La Science moderne et son état actuel, par ÉMILE PICARD, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne (10^e mille).

La Physique moderne, par LUCIEN POINCARÉ, Insp^r g^{al} de l'Instr. pub. (11^e mille).

L'Histoire de la Terre, par L. DE LAUNAY, prof^r à l'École sup^{re} des Mines (10^e mille).

La Musique, par J. COMBARIEU, chargé de cours au collège de France (8^e mille).

L'Hygiène moderne, par le D^r J. HÉRICOURT (10^e mille).

L'Électricité, par LUCIEN POINCARÉ, Inspecteur g^{al} de l'Instruction publique (8^e mille).

L'Évolution des Forces, par le D^r GUSTAVE LE BON, avec 42 figures (10^e mille).

Le Monde végétal, par GASTON BONNIER, de l'Institut, avec 230 figures (8^e mille).

Les Transformations du Monde animal, par C. DÉPÉRET, C^t de l'Institut (7^e mille).

De l'Homme à la Science, par FÉLIX LE DANTEC (6^e mille).

L'Évolution souterraine, par E.-A. MARTEL, directeur de *La Nature* (80 figures).

La Vérité scientifique, sa poursuite, par E. BOUTY, membre de l'Institut.

La Conquête minérale, par L. DE LAUNAY, professeur à l'École des Mines.

La Dégradation de l'Énergie, par B. BRUNHES, directeur de l'Observatoire du Puy de Dôme (6^e mille).

Science et Méthode, par H. POINCARÉ, membre de l'Institut (9^e mille).

L'Aéronautique, par le Commandant PAUL RENARD (6^e mille).

L'Évolution d'une Science, la Chimie, par W. OSTWALD (6^e mille).

Les Théories de l'Évolution, par YVES DELAGE, de l'Institut et M. GOLDSMITH.

2^o PSYCHOLOGIE ET HISTOIRE

La Philosophie moderne, par ABEL REY, prof^r agrégé de Philosophie (6^e mille).

L'Âme et le Corps, par A. BINET, directeur de Laboratoire à la Sorbonne (6^e mille).

Les grands Inspirés devant la Science, par le colonel BIOTTOT.

La Connaissance et l'Erreur, par ERNST MACH, prof^r à l'Université de Vienne.

L'Athéisme, par FÉLIX LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne (10^e mille).

Science et Conscience, par FÉLIX LE DANTEC (6^e mille).

Science et Religion dans la Philosophie contemporaine, par ÉMILE BOUTROUX, membre de l'Institut (10^e mille).

La Valeur de l'Art, par G. DUBUFE.

Psychologie de l'Éducation, par le D^r GUSTAVE LE BON (11^e mille).

La Vie du Droit et l'Impuissance des Lois, par J. CRUET, av. à la Cour d'appel.

Le Droit pur, par EDMOND PICARD, sénateur, professeur à l'Université de Bruxelles.

La Vie sociale, par ERNEST VAN BRUYSEL, consul général de Belgique (6^e mille).

L'Allemagne moderne, par H. LICHTENBERGER, prof^r adj. à la Sorbonne (10^e mille).

Les Démocraties antiques, par A. CROISSET, membre de l'Institut (6^e mille).

Le Japon moderne, son Évolution, par LUDOVIC NAUDEAU (6^e mille).

Les Névroses, par le D^r PIERRE JANET, prof^r au Collège de France (6^e mille).

La Naissance de l'Intelligence, par le D^r GEORGES BOHN (40 figures).

Le Crime et la Société, par le D^r J. MAXWELL, substitut du Procureur g^{al} à Paris.

Les Idées modernes sur les enfants, par A. BINET, directeur de laboratoire à la Sorbonne (6^e mille).

L'Évolution des Dogmes, par C. GUIGNEBERT, ch^e de Cours à la Sorbonne (6^e mille).

La Formation des Légendes, par A. VAN GENNEP, dir^r de la Revue d'Ethnographie.

Découvertes d'Histoire sociale, par le Vicomte GEORGES D'AVENEL.

L'Évolution de la Mémoire, par H. PIÉRON, M^{re} de C^{es} à l'École des H^{tes}-Études.

Philosophie de l'Expérience, par WILLIAM JAMES, prof^r à l'Université de Harvard.

L'Énergie américaine, par FIRMIN ROZ.

La Démocratie et le Travail, par GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française.

Les Anciennes Démocraties des Pays-Bas, par HENRI PIRENNE, professeur à l'Université de Gand.

La Belgique moderne, par H. CHARRIAUT, chargé de mission par le Gouvernement français.

La Psychologie politique et la Défense sociale, par le D^r GUSTAVE LE BON.